

Dire le passage en castillan

(XIII^e-XV^e siècles)

Corinne Mencé-Caster

Sorbonne Université

L'existence est mouvement, c'est-à-dire inscription dans l'espace et dans le temps. Ce n'est pas un hasard si le terme latin « *spatium* » qui a donné dans les langues vernaculaires les formes « espace » en français, « *espacio* » en espagnol et « *spazio* » en italien a d'abord défini le temps, et plus précisément, la durée. Huguccio de Pise, vers 1160-1170 fournit du terme « *spatium* » la définition suivante : « *Spatium, -tii, distantia uel interuallum uel intercapedo [...]* »¹, montrant ainsi que la distance ou l'intervalle renvoie aussi bien à des bornes spatiales que temporelles. Le Dictionnaire culturel en langue française d'Alain Rey nous indique que le terme « espace » apparaît en français vers la fin du XII^e siècle et désigne le laps de temps, la durée, puis, vers 1200, la dimension, l'étendue². Pour sa part, Corominas tient le terme castillan « *espacio* » pour un dérivé semi-savant du latin « *spatium* », apparu dans la langue espagnole autour de 1140, dont la valeur temporelle est nettement perceptible dans l'un de ses dérivés « *despacio* », « lentement ».

L'interdépendance de l'espace et du temps et les métaphores qui leur sont traditionnellement associées expliquent en grande partie l'exploitation littéraire du motif du voyage comme parcours initiatique, le déplacement à travers l'espace se doublant d'une maturation psychologique du personnage, fruit d'un apprentissage souvent douloureux à travers le temps.

Il faut bien l'avouer, si tout voyage peut être relié à une quête consciente ou inconsciente, l'attention est souvent portée sur les bornes initiales et finales de cette quête, plus que sur les lieux « médians » qui sont, en réalité, ceux où les personnages

¹ Huguccio de PISE, *Derivationes*, éd. E. CECCHINI *et al.*, Florence, 2004, p. 1153.

² Paul CLAVIER, « Espace », in Alain REY, dir., *Dictionnaire culturel en langue française*, Paris, 2005, 2, p. 644-647.

passent sans nécessairement s'arrêter ou séjourner longtemps. Le passage, en tant qu'expérience transitionnelle, passe souvent inaperçu, l'esprit se tournant spontanément vers le dénouement ou phase finale qui se situe dans l'au-delà de ce passage. Pour comprendre cette résistance à la conceptualisation et expression du passage dans l'Occident chrétien, il faut sans doute remonter à Aristote qui a défini le temps comme une dérivée du mouvement entre un point A et un point B. De fait, en assimilant le temps au mouvement et le mouvement au changement, l'on tend à s'intéresser principalement à deux points : l'origine A et son terme B, considérant souvent que ce qui se passe entre A et B n'est que péripéties. En effet, le propre de la péripétie n'est-il pas de « mettre en mouvement le récit » pour permettre précisément de passer de la situation initiale à une situation finale ?

Cette orientation de la projection mentale vers le dénouement de l'intrigue n'est pas étrangère aux modalités de structuration des temps verbaux dans les langues européennes. Le « je » qui règne en maître sur le présent de l'indicatif tend à transformer *ipso facto* ce présent en un point tendu entre un futur qui n'existe pas encore et un passé qui n'existe plus. Le présent, réduit à un point qui n'est donc pas une étendue, perd de son épaisseur et se dissout dans cette tension entre le passé qui dit l'origine et le futur qui annonce le terme. De fait, en ne saisissant pas le présent comme un flux mais comme un point, l'on s'interdit presque de penser la transition, le passage, le processus, c'est-à-dire tout ce qui advient entre deux points, indépendamment de ce qui s'est passé avant et de ce qui se produira après.

On sait comment les structures de la langue et le vocabulaire déterminent la pensée : c'est par ce constat qu'un philosophe contemporain comme François Jullien analyse le concept de « temps », tel qu'il est construit par Aristote et saint Augustin, mais aussi tel que le conçoivent les Chinois dont la langue ne connaît pas de temps de conjugaison, le temps étant pour cette civilisation « ce qui s'en va (passé), ce qui s'en vient (présent) », soit un flux indivisible. Si les Grecs, pas plus que les Latins, n'ont pensé « philosophiquement » la transition, le passage, c'est que la structure de leurs langues les prédisposait à concevoir plus aisément le temps comme mouvement et/ou changement entre deux points et le présent comme un état insaisissable, puisqu'à peine advient-il qu'il est déjà passé. Il ne s'ensuit pas pour autant que les

langues grecques et latines n'aient aucun moyen d'expression de la transition ou du passage, mais seulement que ce n'est sans doute pas dans la modalité de ce dire que se reflète leur plus grande richesse expressive.

Les langues romanes, héritées du latin, ont en partie créé des manières de dire distinctes, notamment par le phénomène de déflexité qui a généré l'apparition de particules, parmi lesquelles les prépositions, mais a aussi donné lieu à des évolutions significatives du système verbal latin. Par ailleurs, du latin dit vulgaire, a émergé un lexique nouveau dont le sémantisme a pu s'éloigner fortement de celui des étymons de la langue latine.

Ces langues vernaculaires, ont-elles cherché à exprimer le passage, et si oui, quelles modalités de ce passage ont-elles privilégiées ? Comment s'y sont-elles prises ? Qu'en est-il du castillan ?

Mais d'abord, qu'est-ce que « dire le passage³ » ? Quelles ressources nous permettent d'identifier un tel dire et comment y accéder au travers des textes médiévaux qui sont parvenus jusqu'à nous ?

Définir le passage en termes linguistiques : les apports de la linguistique cognitive

Il convient en priorité d'essayer de définir le passage. Dans les dictionnaires courants, on trouve les définitions suivantes : « action de passer » ; « action de passer en franchissant une limite » ; « action de passer quelque part pour un temps assez bref » ; « lieu par où l'on passe », etc.

De ces différentes acceptions, on retiendra que le passage implique un lieu « médian », conduisant à un « lieu-terme », ce lieu « *médian* » pouvant être ressenti comme une limite, une frontière délimitant un avant et un après, un amont et un aval. Le terme « passage » renvoie aussi au fait de séjourner dans un lieu, ainsi qu'à la durée généralement limitée de ce séjour.

C'est pourquoi il se trouve souvent en relation de para-synonymie avec le mot « transition », dans la mesure où tous deux réfèrent à une sorte d'étape intermédiaire, provisoire, entre une situation ou un lieu initial et une situation ou un lieu final. Ce

³ Paul ZUMTHOR, « Dire le voyage au Moyen Âge », *Liberté*, 35 (4-5), 1993, p. 79-94.

caractère transitoire du passage explique aussi pourquoi il tend à être perçu comme inconsistant et fugace : ce qui importe, ce n'est pas lui, mais son « au-delà », son « après ». Passer, c'est en réalité, être marqué au sceau du mouvement, de l'éphémère, du provisoire, dans un flux que la pensée peine à saisir, parce que ce mouvement ou ce lieu, on l'a dit, ne prend sens que par rapport à ce qui le motive ou à ce vers quoi il est orienté.

De fait, pour que le passage soit vécu comme une expérience en soi, dotée d'une épaisseur propre, il faut qu'il comporte une dimension spectaculaire (passage de la mer Rouge par exemple) ou tragique (la mort). Sinon il tend à demeurer insaisissable ou invisible. C'est, en effet, sans doute dans l'expérience de la mort que l'événement du passage acquiert une véritable densité, car ce que l'homme redoute de la mort, c'est moins sa survenue en tant que telle, c'est moins son « après », que ce moment du passage lui-même, où la vie se retire du corps et où la conscience de soi se délite. Comme le disent les épicuriens : « Elle [la mort] ne vous concerne ni mort ni vif : vif, parce que vous êtes ; mort parce que vous n'êtes plus ». Ce qui nous concerne donc c'est bien l'instant de la mort, ce que Montaigne appelait le « partement de la vie ».

L'exercice de la philosophie consiste précisément à préparer l'homme à se délivrer de cette peur, dans un consentement bienheureux à sa finitude. Toutefois, tous les hommes n'étant pas philosophes, cette crainte du passage vers la mort, de ce changement d'état qui fait d'un homme vivant un cadavre, reste prégnante. Les langues romanes ont donc eu tendance à marquer lexicalement ce passage comme douloureux et pénible, à travers des mots ou expressions spécifiques, dont l'étymologie renvoie soit à un moment transitoire, soit à une lutte désespérée. On peut citer : « *trance* » que le *Diccionario de Autoridades* définit comme suit : « *Por extensión se toma por el último estado, ò tiempo de la vida, próximo à la muerte. En trance de muerte* ». Dans une autre acception, *trance* est défini dans ce même dictionnaire comme :

el punto riguroso, ù ocasion peligrosa de algun caso, ù acontecimiento.

Covarr. quiere venga del Latino Transire, que significa passar.

Agonía: la congója, ánsia y pena que padece la persona que está moribunda. Es voz puramente Latina. Lat. Agon, is. [Dic. de Aut.]

Dans cet état, comme l'explicite Littré, le malade est entre la vie et la mort mais lutte avec une certaine énergie tandis que ses forces l'abandonnent.

Passar: se toma también por morir: y se junta siempre con alguna otra voz, que determina la significación: como Passar su carrera, passar a mejor vida, &c. Lleno de merecimientos, pasó a mejor vida, y está sepultado en un túmulo labrado de piedra [Dic. de Aut.].

Le fait que le verbe « *pasar* » en espagnol puisse signifier « mourir » explicite bien cette sorte d'assomption du passage que représente la mort des hommes. Le verbe « passer » en français décline aussi ce sens : « Personne ne sait encore cet accident-là, et je me suis trouvée ici toute seule : il vient de passer entre mes bras »⁴. On trouve aussi : « Je sentais ses doigts froids [de Laurence] saisir ma main contrainte ; / [...] Et, quand à ce transport je voulus m'opposer, / son âme avait passé dans ce dernier baiser ! »⁵.

La mort comme *passage* de la vie vers un autre état a donc retenu l'attention des locuteurs, en générant un vocabulaire spécifique, qui emprunte aussi au « générique », puisque le verbe « passer » (« *pasar* ») lui-même devient le signifiant par excellence de l'expérience de la mort. Toutefois, il est légitime de se demander ce qu'il en est des formes d'expression et des ressources que la langue castillane a déployées pour dire des passages moins spectaculaires, moins tragiques, moins ritualisés.

Dit autrement, comment la langue dit-elle l'expérience du passage, lorsque celle-ci s'effectue de manière plus anodine ? De quelles ressources dispose-t-elle pour ce faire ?

De ce qui a été dit précédemment, et en particulier, du primat accordé au terme, à la borne finale, plutôt qu'au « déroulé » ou au « flux » qu'est le passage, il semble logique de considérer que la langue a dû développer des ressources lexicales et morphosyntaxiques destinées à marquer le bornage, plutôt que le « flux » du passage, généralement tenu pour une expérience fugitive, et donc, insignifiante.

⁴ MOLIÈRE, *Le Malade imaginaire*, Paris, Larousse, coll. « Nouveaux classiques Larousse », 1970, III, 18.

⁵ Alphonse de LAMARTINE, « Jocelyn », *Œuvres complètes*, 4, 1860, IX, 324.

Pour bien cerner la question et compte tenu de l'argumentaire de ce numéro d'*Atlante*, nous privilégierons une approche du passage fondée sur la notion de trajet, laquelle notion, ces dernières années, a fait l'objet de nombreuses études de la part des linguistes cognitivistes. Tout d'abord, lorsqu'elle définit cette notion de trajet, la linguistique cognitive nous invite à établir une distinction entre le mouvement et le déplacement. Le mouvement peut, en effet, s'effectuer sans changement d'emplacement (se baisser, s'étirer, gesticuler, osciller, etc.), avec changement d'emplacement mais dans le même cadre de référence (sautiller, gambader, rôder, etc.) ou encore avec changement d'emplacement et changement de cadre de référence ou de site (traverser par exemple). Dans sa définition stricte, le déplacement ne concerne que le dernier cas cité : pour qu'il y ait déplacement, il faut que le mouvement implique un changement d'emplacement et un changement de cadre de référence ou site. C'est le cas du verbe « traverser » que nous venons de évoquer. Les verbes de déplacement se distinguent donc des verbes de mouvement, en ce qu'ils soutiennent une interprétation de type « trajet », le trajet consistant dans le parcours de plusieurs « lieux » reliant un lieu initial à un lieu final, avec possibilité de lieux « médians ». Il faut ajouter que le trajet implique, non seulement un changement de cadre de référence ou site, mais aussi une orientation particulière. Le trajet est donc une forme de mouvement directionnel, qu'il est possible d'interpréter en phases temporelles aspectualisées : phase initiale (partir, sortir...), phase médiane qui devrait nous intéresser plus spécifiquement ici (passer, cheminer, traverser...), phase finale (approcher, arriver, atteindre, entrer, rejoindre, etc.).

Autrement dit, pour qu'il y ait trajet, il faut qu'il y ait mouvement directionnel et que ce mouvement se solde par un achèvement ou un accomplissement, interprétable en tant qu'atteinte du point visé depuis la direction suivie. Nous avons déjà souligné l'importance que revêtait cette notion d'accomplissement ou d'achèvement dans la notion même de déplacement et les conséquences que cette focalisation sur le terme du parcours avait sur les lieux « médians », généralement peu considérés. Au plan linguistique, cette nécessité de l'accomplissement implique que les verbes de déplacement disposent de propriétés aspectuelles singulières. Les

prédicats verbaux pouvant entrer dans cette catégorie doivent dénoter un procès transitionnel, encore appelé procès télique, c'est-à-dire un procès caractérisable comme un accomplissement.

Pour bien comprendre, dans cette perspective, ce qu'est un accomplissement, il faut l'opposer à ce qu'est une activité. Qu'est-ce donc qu'une activité par rapport à un accomplissement ?

À la différence de l'accomplissement, l'activité ne suppose pas un mouvement directionnel mais un mouvement qui s'appréhende à l'intérieur d'un seul et même cadre de référence, avec une durée homogène que l'on peut exprimer à l'aide de l'adverbe « pendant ». Par exemple, si je dis « il nage dans la grotte », j'exprime bien un procès qui est une activité (la nage) pratiquée dans un cadre de référence donné (la grotte) qui joue un rôle de locatif. On pourra dire : « il a nagé pendant deux heures (« *nadó durante dos horas* ») ; il nage depuis deux heures (« *nada desde hace dos horas* »).

En revanche, un accomplissement suppose une activité et un résultat. Si on prend l'exemple du prédicat « traverser une rue », il suppose que non seulement une activité se soit déroulée, mais en plus qu'elle soit achevée ou accomplie en un temps donné. Cet accomplissement ou « *têlos* » représente le point terminal de l'activité ; c'est pourquoi on parle de « procès télique ».

Ex : Il a traversé la rue en deux minutes/ il a traversé le fleuve en deux heures.

À la différence des activités, les accomplissements admettent plutôt des compléments de temps introduits par « en ».

Ainsi, les verbes de déplacement, susceptibles de recevoir une interprétation de type « Trajet », supposent, on l'a dit, un mouvement orienté vers un terme, avec possibilité de lieux médians.

Ces lieux « médians » sont autant de lieux de passage vers la direction finale, vers le terme du trajet. Dans ce cas, leur fonction est de jalonner l'itinéraire et de le fractionner en autant d'étapes ou phases transitoires.

Ces lieux « médians » peuvent être accessibles ou non. S'ils le sont, le passage s'effectue sans difficulté et l'on n'y prête pas vraiment attention. Nous renvoyons à ce que nous avons dit des passages spectaculaires ou tragiques qui frappent l'attention et aux passages fluides ou anodins qui passent inaperçus. En revanche, si

le lieu « médian », c'est-à-dire le lieu à traverser, à franchir, pour atteindre le terme du trajet ou pouvoir passer dans d'autres lieux nécessaires à l'atteinte de la cible qu'est le terme du trajet, s'avère inaccessible, le passage est scénarisé et des stratégies sont mises en œuvre pour vaincre l'adversité. Dans ce cas, le passage est vécu comme franchissement de frontière et acquiert, en termes de représentation, une certaine épaisseur, nécessitant le déploiement de ressources linguistiques pour signifier tout à la fois, l'atteinte du point-limite que représente l'amont de la « frontière », la pénétration dans le lieu « médian », puis la traversée vers l'au-delà de ce lieu, en direction du terme du trajet.

Quelles scénarisations du passage les textes castillans des XIII^e-XV^e siècles ont-ils privilégiées et quels moyens linguistiques ont-ils déployés pour les verbaliser et les donner à entendre ?

Modalités du dire le passage en castillan et ressources de la langue castillane entre les XIII^e et XV^e siècles

Nous avons retenu pour cette étude un corpus de quatre textes médiévaux s'étendant du milieu du XIII^e à la fin du XV^e siècle : *Calila e Dimna* (chapitre III), le *Libro del caballero Zifar*, le *Libro de buen amor* (épisode des *serranas*) et *La Celestina* (acte IV). Le choix de ce corpus s'explique par le fait que ces textes, quoiqu'ils ne présentent pas tous le même intérêt en termes de scénarisation du trajet, et donc du passage, nous disent tous, chacun à sa façon, quelque chose de la mise en discours du passage et des modalités de son « dire » au Moyen Âge.

Pour mener à bien notre analyse, nous prendrons appui sur la distinction fondamentale établie par la linguistique cognitive entre « endroits » et « chemins », laquelle rejoint celle que la linguistique d'inspiration guillaumienne effectue entre « existence statique » et « existence dynamique ». L'« endroit » suppose un « localif » et des verbes d'activité tandis que le « chemin » implique un déplacement et des verbes d'accomplissement, c'est-à-dire un mouvement orienté, directionnel. Pour qu'il y ait expression du passage, on l'aura compris, il faut qu'il y ait chemin.

Endroits, chemins et polarités du déplacement : des modalités d'expression prototypiques et de l'importance du verbe entrar

Le castillan médiéval a conçu l'opposition entre « endroits » et « chemins » sur le socle d'une opposition entre les verbes fondamentaux que sont « *ser/estar* » et « *ir* », lesquels partagent une parenté sémantique (ce n'est pas un hasard si « *ir* » a emprunté son paradigme de prétérit à « *ser* »), puisque, en termes cognitifs, si l'existence statique précède l'existence dynamique (il faut d'abord avoir conscience d'exister, puis d'être dans un lieu pour prétendre se mouvoir), toutes deux présupposent un être-au-monde, un « étant-là ».

De fait, au XIII^e siècle, le verbe *ser* dit encore en castillan le lieu où l'on est, même s'il partage déjà cette fonction avec le verbe *estar* : « *Todos los que eran en la hueste en la çibdat estaban parando mientes a lo que fazían estos cavalleros [...]. E eso mesmo cuidava el rey de Mentón, que estava en su alcáçar con su fija e con su mayordomo mirándolos* »⁶.

Localiser, c'est identifier un endroit où l'on est et où on peut mener à bien un certain nombre d'activités qui ne supposent pas nécessairement un achèvement : « *E quando la muger del cavallero fue en su posada, fabló luego con su marido* ». On le voit bien, au sein d'un même cadre de référence, « *la posada* », diverses activités peuvent être menées, comme « parler », « se reposer », etc.

Se déplacer, on l'a dit, suppose, au contraire, des verbes aux propriétés aspectuelles singulières, capables de dire l'événement spatial singulier qu'est le trajet : ce sont les verbes d'accomplissement qui possèdent la propriété d'exprimer la « trajectoire téléique », c'est-à-dire une trajectoire qui inclut sa propre fin, son propre terme. Dès ses origines, le castillan compte une petite dizaine de verbes « orthonymiques » qui lexicalisent dans leur racine les notions de déplacement et de trajectoire, permettant ainsi de représenter des procès bornés dans le temps et d'exprimer un déplacement qui résulte d'une trajectoire téléique : « *salir* », « *ir* », « *venir* », « *entrar* », « *pasar* », « *atravesar* », « *llegar* », auxquels on peut ajouter les verbes « *bajar* » et « *subir* » qui expriment un mouvement orienté verticalement.

⁶ *Libro del caballero Zifar*, éd. Joaquín GONZÁLEZ MUELA, Madrid, Castalia, 1982, p. 155.

Tout déplacement, on l'a vu, est décomposable en un certain nombre de phases et requiert des verbes de différentes polarités :

a. Les verbes de polarité initiale sont ceux qui rendent compte de l'origine du déplacement ; l'exemple prototypique en espagnol est celui de *salir*, mais on trouve aussi comme variantes « *exir* », « *partir* » : « *en dies días que salieron del regño onde eran naturales*⁷/ *Los condes e los omes buenos se partieron ende con muy grant pesar porque non le avían conosciendo [...]* »⁸.

Le verbe « *ir* » peut aussi jouer ce rôle de verbe de polarité initiale, mais c'est alors la composante pragmatique qui validera une telle interprétation, comme c'est le cas dans l'exemple suivant : « *Dize el cuento que el cavallero Zifar e la buena dueña su muger vendieron aquello poco que avían e conpraron dos palafrés en que **fuese**. Dexaron toda su ropa en que yoguiesen los pobres, **e fuéronse*** »⁹.

b. Les verbes de polarité médiane dont le verbe prototypique est « *pasar* » (variante : « *atravesar* ») expriment des déplacements dans un cadre de référence qui se situent à l'intérieur du parcours défini au départ.

Dans le *Libro del caballero Zifar* qui nous paraît être sans doute le récit canonique à cet égard, on trouve surtout des verbes de cheminement : « *et andudieron en dies días* »¹⁰ ; « *E andudieron su jornada ese día* »¹¹ ; « *E después que ovieron oído misa, tomaron su camino que iba a una villa que dezían Galapia* »¹².

Dans le cas de *El libro del cavallero Zifar*, les verbes de polarité médiane sont rares, voire absents, dans la mesure où la destination définitive n'est pas fixée a priori (« *nos iremos do nos Dios guiare* »¹³) et que l'itinéraire est d'emblée fractionné en étapes. Toutes les destinations sont donc tout à la fois « médianes » et potentiellement « finales ». Leur caractère « médian » n'est confirmé que par l'expression de la volonté du protagoniste de reprendre la route.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*, p. 159.

⁹ *Ibid.*, p. 82.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*, p. 83.

Dans l'épisode des *serranas* du *Libro de buen amor*, le verbe « *pasar* » est plus fréquent, car le trajet qui motive le récit des *serranas* est conjoncturel et bref. Dans le chapitre III de *Calila e Dimna* et l'acte IV de *La Celestina*, cette polarité médiane est peu exprimée dans la mesure où il s'agit surtout de réussir à pénétrer dans un lieu (la demeure du roi ou la maison de Mélibée), non pour y passer mais pour y mener à bien une action décisive.

La faible occurrence du verbe « *pasar* » dans le corpus, avec l'acception de traverser un lieu sans y séjourner, ou alors en y séjournant très peu de temps, montre bien que la scénarisation du passage qui est proposée, est moins celle du lieu « médian », simple lieu de transition que l'on traverse pour poursuivre son itinéraire, que celle du lieu *a priori* infranchissable. « Passer » prend alors le sens de « franchir une frontière, un obstacle ».

c. Les verbes de polarité finale expriment des déplacements qui rendent compte de la destination de la cible. Le verbe prototypique est « *llegar* » pour les déplacements terrestres et *arribar* pour les déplacements maritimes : « *E quando llegaron aquella villa¹⁴/ desde el día en que entró en la nave fasta que arribó al puerto* »¹⁵.

Qu'en est-il du verbe « *entrar* » ?

Le verbe « *entrar* » s'insère généralement dans les verbes de polarité finale, puisqu'il se situe dans l'au-delà de la réalité exprimée par le verbe « *llegar* ». Toutefois, nous avons pris le parti, en regard de notre corpus, de ne pas le considérer ici seulement comme un verbe de polarité finale, mais bien comme le verbe de déplacement prototypique de la représentation du passage comme franchissement de frontière. Ce n'est donc pas « *pasar* » qui retiendra notre attention, les lieux médians n'étant pas valorisés en tant que tels, mais « *entrar* » en tant que verbe dénotant le franchissement de frontière, soit le passage du dehors au-dedans, passage qui, parce qu'il est souvent représenté comme « empêché », crée une sorte d'hiatus temporel entre « *llegar* » et « *entrar* », ou dit autrement entre l'extérieur de la cible et son intérieur. Passer, c'est réussir la « traversée ».

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*, p. 123.

Pour rappel, un aspect fondamental de la représentation du voyage au Moyen Âge était l'opposition entre l'intérieur du royaume ou de la ville ou du village, qu'il s'agissait de protéger et d'enrichir, et l'extérieur dominé en partie par la figure de l'étranger, qui était envisagé principalement par rapport au détriment qu'il était susceptible de causer. Du fait de cet « intérieur » valorisé et de cet « extérieur » présenté comme hostile, le passage, vu et représenté comme franchissement de frontière, n'est pas seulement un processus transitionnel, mais bel et bien une opération transactionnelle.

Nous aborderons cette question en analysant tour à tour le passage empêché (*Libro del caballero Zifar* ; *Libro de buen amor*) et le passage comme transgression sociale ou morale (*Calila e Dimna* ; *La Celestina*). Toutefois, pour l'ensemble du corpus, la question du franchissement de frontière reste prégnante. Il s'agit toujours de réussir à pénétrer un « intérieur » assimilé à une forteresse ou à un milieu distant et potentiellement périlleux.

Le passage empêché ou la mise en scène du franchissement de frontière : Libro del caballero Zifar, Libro de buen amor

El libro del caballero Zifar et *El libro de buen amor* mettent en scène le parcours respectif de leur protagoniste, à partir d'une déambulation, interprétable en termes de trajet. On y retrouve les traits définitoires du trajet : mouvement orienté dans une direction, phases initiale, médiane et finale. Ainsi le chevalier Zifar quitte son royaume de *Tarta* (qui veut dire « exil ») en quête d'une meilleure situation, son roi ayant écouté de mauvais conseillers qui lui ont recommandé de ne pas garder à ses côtés un homme — Zifar justement — dont les chevaux meurent systématiquement après dix jours. Abandonné par son roi, Zifar décide de partir. Si son exode peut être vu comme la conséquence d'une situation fatale qu'il ne maîtrise absolument pas, il apparaît aussi comme un itinéraire orienté vers une fin qui n'est autre que celle de s'établir dans un lieu propice et favorable, celui que Dieu lui aura désigné : « [...] *Nos iremos do nos Dios guiare* »¹⁶.

¹⁶ *Ibid.*, p. 83.

Pour sa part, le protagoniste du *Libro de buen amor*, l'archiprêtre de Hita, prend l'initiative de faire un voyage dans la montagne, en plein hiver. Il rencontre des femmes étranges appelées *serranas* et il fait la narration de ses aventures.

Ces deux exemples nous rappellent que la figure de la déambulation ou « circumambulation » a été largement utilisée au Moyen Âge. Nous renvoyons aux travaux de Didier Méhu¹⁷ qui a mis en relief les rapports étroits qui se nouent entre la notion médiévale de *locus* et celles de « *transitus* », « *viaticum* », « *peregrinatio* », les déplacements, trajets pouvant tout à la fois être interprétés comme pérégrination terrestre d'un lieu à un autre et pérégrination du chrétien de l'ici-bas vers l'au-delà, la vie n'étant qu'un pèlerinage provisoire sur terre.

Les deux textes cités entrent dans ce cadre, à des degrés divers et selon des tonalités propres, mais avec toujours cette mise en scène de la valeur heuristique de l'obstacle et de l'empêchement, comme moyen d'éprouver la détermination et la foi du protagoniste. Si cette mise en scène se fait sur le mode sérieux dans *El libro del caballero Zifar*, elle emprunte les voies de la satire et du grotesque dans *El libro de buen amor*. Dans tous les cas, elle est passible d'une lecture symbolique, véhiculant des représentations sociales, culturelles et politiques qui interrogent les soubassements de la réalité médiévale.

Le *Libro del caballero Zifar* et le *Libro de buen amor* mettent ainsi en scène une représentation du passage qui est double : le passage comme franchissement de frontière et transaction, d'une part, et d'autre part, le passage comme séjour provisoire dans un lieu, conformément à l'expression « être de passage ».

La dimension transactionnelle

E quando llegaron aquella villa, fallaron las puertas çerradas e bien guardadas con reçelo de sus enemigos. E demandaron la entrada e el portero les dixo que iría ante preguntando a la señora de la villa, e el

¹⁷ Didier MÉHU, « Locus, transitus, peregrinatio. Remarques sur la spatialité des rapports sociaux dans l'Occident médiéval (XI^e-XIII^e siècle) », *Construction de l'espace au Moyen Âge : pratiques et représentations, Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 2006, 37, p. 275-293.

cavallero e la dueña, estando a la puerta esperando la respuesta de la villa, ahévos aquí un cavallero armado do venía contra la villa en su cavallo armado; e llegóse a ellos e dixo así: «Dueña, ¿Qué fazedes aquí vos e este ome que es aquí conbusco? Partidvos ende e idvos vuestra vía e non entredes a la villa; ca non quiere mio señor, que ha guerra con la señora de la villa de este lugar, e venimos muy cansados e muy tarde, ora de bísperas, e non abremos otro lugar poblado do fuésemos albergar. Plégamos que finquemos aquí esta noche si nos acogieren; e luego, cras en la mañana, nos iremos do Dios nos guiare¹⁸.

S'ensuit une altercation entre le chevalier armé et le chevalier Zifar, où le chevalier armé met au défi le chevalier Zifar de défendre sa dame. Ce dernier sort victorieux du duel et voici la suite :

E ellos estando en esto, ahévos el portero e un cavallero do venían, a quien mandava la señora de la villa que tomasen omenage del cavallero que non veniese ningunt mal por ellos a la villa, e que los acogiesen. E el portero abrió la puerta e el cavallero con él, e dixo al cavallero Zifar: «Amigo, ¿queredes entrar?» «Queremos –dixo el cavallero Zifar. «¿E sodes cavallero?» «Sí –dixo él–. «¿E aquellos dos moços e esta dueña, ¿quién es?» «Mi muger –dixo él–, e aquellos dos moços son nuestros fijuelos.» «¿Pues fazédesme omenage –dixo el otro– así como sodes fidalgo, que por vos nin por vuestro consejo non venga mal ninguno a esta villa nin a ninguno de los que y moran?» «Non –dixo el cavallero–; mas para en todo tienpo». E el cavallero Zifar le dixo que lo non faría, ca non sabía qué le avía de acaescer con alguno de la villa en algunt tienpo. «Çertas, pues non entrades acá –dixo el cavallero–, si este omenage non fazedes.» E ellos estando en esta porfía, dixo el velador que estava en la torre, el que le diera la lança al cavallero Zifar: «Entradvos en bien, ca çient cavalleros salen de aquel monte e vienen quanto pueden de aquí allá. «E sobre esto estando, dixo el cavallero de la villa: «Amigo, ¿queredes fazer este omenage que vos

¹⁸ *Ibid.*, p. 83.

demando?; e si non entraré e cerraré la puerta.» E estonçe el cavallero Zifar dixo que fazía el omenage de guardar la villa e los que y eran, si non le feziesen por que non le deviese guardar; «Amigo –dixo el cavallero–, aquí non vos farán si non todo plazer.» «E yo vos fago el omenage –dixo el cavallero– como vos demandades, e así fuere». E así acogieron a él e a la dueña e a sus fijos e çerraron la puerta de la villa¹⁹.

On peut noter une véritable mise en scène du passage comme franchissement de frontière, mettant en jeu un processus transactionnel, qui relève aussi d'une forme de ritualisation. L'événement du passage acquiert donc une épaisseur et se transforme en un micro-récit fondé sur une intrigue et comportant un dénouement. On peut noter que la frontière, comme obstacle à franchir, est symbolisée par une entité matérielle (« *las puertas cerradas* »), mais est aussi représentée par des acteurs humains, « *el portero* », qui n'est que le porte-parole de la véritable gardienne de la cité : « *la señora de la villa* ». Le lexique utilisé renvoie donc au dispositif de fermeture du passage qui caractérise la frontière gardée : « *puertas cerradas e bien guardadas* », « *portero* » et qui sépare un intérieur « protecteur » et donc protégé d'un extérieur hostile : « *con reçelo de sus enemigos, que non veniese ningunt mal por ellos a la villa* ». L'intérieur est représenté comme un « territoire », c'est-à-dire comme un espace organisé, structuré et hiérarchisé, sur lequel règne une figure d'autorité, en l'occurrence ici, « *la señora de la villa* ». À l'extérieur, règnent potentiellement le chaos et l'arbitraire, ainsi que le montre l'attaque subie par le chevalier Zifar qui a été obligé de tuer un autre chevalier pour préserver sa vie et celle de son épouse. Demander à entrer (« *demandaron la entrada* ») ne suffit pas pour obtenir le droit de passage. Il faut une véritable transaction pour bénéficier d'un tel droit : avoir l'autorisation du seigneur de la ville, répondre par l'affirmative à la question, « *¿queredes entrar?* », et prendre l'engagement (« *fazer omenage* ») de ne provoquer aucun tort à aucun des habitants de la ville : « *¿Pues fazédesme omenage –dixo el otro– así como sodes fidalgo, que por vos nin por vuestro consejo non venga mal ninguno a esta villa nin a ninguno de los que y moran?* »²⁰.

¹⁹ *Ibid.*, p. 84-85.

²⁰ *Ibid.*, p. 149.

La sortie de la ville répond aussi à un rituel transactionnel, comme nous le montre l'exemple suivant : « *E conplidos los nueve años, pidió por merçed al rey e a la reina que la dexasen ir para su tierra a ver a sus parientes e sus amigos e murir entre ellos* »²¹.

Cet autre exemple en témoigne également :

*E otro día en la grant mañana aguisóse el cavallero muy bien de su cavallo e de sus armas [...] e fuese para la puerta de la villa que le dexasen salir e que le acogiesen quando él quisiese [...] El cavallero quando lo oyó, dixo al portero que le dexase salir, e el portero le dixo que lo non faría si le non prometiese que le daría algo si Dios le ayudase. El cavallero dixo que si Dios le ayudase acabar su fecho que le daría el cavallo del otro si lo pudiese tomar. E el portero abrió la puerta e dexólo salir*²².

On retrouve à peu près la même procédure transactionnelle dans *El libro de buen amor* : un actant qui joue tout à la fois le rôle de « portier » et de « maîtresse du lieu », qui garde l'entrée et empêche le passage, réduisant le sujet voyageur, cet *homo viator* au statut d'objet. Soit un scénario similaire, incluant un lexique de la fermeture, du goulot d'étranglement :

*détovome el camino, como era estrecho
una vereda angosta, harruqueros la avían fecho* (v. 954ab)²³.

Cette gardienne des lieux exige un paiement, d'où un lexique renvoyant à la transaction, tant chez la gardienne du lieu que chez le voyageur imprudent : « *Yo guardo el portadgo e el peaje cojo* » (v. 953a)²⁴. Ou encore :

*Déxame passar, amiga, darte he joyas de sierra
si quieres, dime cuáles usan en esta tierra* (v. 955ab)²⁵.

Dans la veine mi-grotesque, mi-burlesque qui caractérise les *serranas* du *Libro de buen amor*, le protagoniste, complètement désarçonné dans ce milieu décrit comme hostile, se laisse porter et franchit le passage sous la coupe de la Chata :

²¹ *Ibid.*, p. 127.

²² *Ibid.*, p. 153.

²³ Juan RUIZ Arcipreste de HITA, *Libro de buen amor*, éd. Alberto BLECUA, Madrid, Cátedra, 1996, p. 231.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*, p. 232.

*Echóme a su pescueço por las buenas respuestas
a mí non me pesó porque me llevó a cuestas;
escusóme de passar los arroyos e las cuestas* (v. 958abc).

On trouve aussi :

*Passando una mañana
el puerto de Malangosto
salteóme una serrana* (v. 959abc)²⁶.

On voit bien comment le « yo » voyageur n'est plus désigné qu'au moyen d'un pronom personnel complément d'objet : « me ».

Dans les deux cas, se joue ce même contraste entre un lieu accueillant (ici, celui d'où vient le « yo » et qui est plutôt urbain) et un lieu hostile et dangereux (« las sierras »). Toutes les valeurs sont inversées : virilisation des femmes, sauvagerie de leurs mœurs, traits physiques repoussants, conditions climatiques rudes, tout concourt à déréaliser le paysage et à créer une topique du lieu répulsif ou *locus eremus*²⁷.

Dire le franchissement de frontière

Il convient de ne pas sous-estimer le rôle des prépositions dans l'expression de l'événement spatial. L'étude des catégories lexicales empruntées lors de l'expression du déplacement n'a véritablement de sens que si celles-ci sont analysées ensemble. Il faut de fait envisager les verbes avec leurs prépositions. Sans l'une de ces deux catégories, les énoncés n'auraient pas de sens, ou, du moins, perdraient une somme considérable de significations.

En castillan médiéval, tout comme en espagnol moderne, seul un tout petit nombre de prépositions sont utilisées dans l'expression du mouvement directionnel et du franchissement de frontières. Ce sont les prépositions « de », « a », « en »,

²⁶ *Ibid.*, p. 233.

²⁷ Monique DE LOPE, *Traditions populaires et textualité dans le Libro de buen amor*, Montpellier, CERS, 1991 ; Walter José CARRIZO, « Figuraciones de lo monstruoso en el *Libro de buen amor*: las 'serranas', versiones femeninas del 'gigante-pastor' transpirenaico », *Lemir*, 22, 2018, p. 103-116 ; Olivier BIAGGINI, « Figures du sage et du savoir païens dans le *Libro de buen amor* », *e-Spania*, 15, 2013 [en ligne], <http://journals.openedition.org/e-spania/22403> ; DOI : 10.4000/e-spania.22403.

« *por* », « *para* », « *cerca de* », dont le fonctionnement ne répond pas toujours aux mêmes critères qu'en espagnol moderne. En effet, les régimes des verbes sont souvent distincts.

S'agissant du mouvement directionnel, c'est-à-dire orienté vers une destination-cible, deux prépositions se partagent la modalité d'expression de la directionnalité : les prépositions *a* et *para* souvent employées avec le verbe *ir*, même si on trouve des variantes telles que « *aduxir a* » ou « *venir a* » par exemple : « *e tovo que Dios aduxiera a aquel cavallero estraño a aquel logar por afinamiento de la su guerra* »²⁸. On trouve aussi : « “*Çertas –dixo el cavallero Zifar– non, mas só del regño de Tarta, que es muy lejos de aqui*”. “*¿Pues cómo veniste a esta tierra?*” –*dixo el señor de la hueste–. “Así como quiso la mi ventura*” »²⁹.

On peut aussi rencontrer des exemples avec « *ir para* » : « *e fuéronse para la señora de la villa que les estaba atendiendo*³⁰; *E el cavallero [...] fuese para el rey do estava él e su fija, e el mayordomo con ellos* »³¹.

Il faut rappeler que la préposition *para* que l'on retrouve après le verbe « *ir* » pour exprimer la directionnalité (et dont la forme plus ancienne est « *pora* »), est issue de la composition de deux prépositions « *por* » + « *a* ». La préposition « *por* » procède elle-même d'une sorte de fusion des prépositions latines *pro*, « *hacia adelante* » et *per* « à travers, au moyen de, pendant ». La forme *para* qui supplante la forme « *pora* » peut provenir de l'influence de la préposition *par* de l'espagnol ancien, préposition *par* que l'on retrouve en français.

De fait, la préposition « *para* » est doublement “armée” pour exprimer la directionnalité, puisqu'elle intègre la préposition « *por* » (<*pro*>), « en avant » et la préposition « *a* » (<*ad* « *vers* »). Accompagnée du verbe de mouvement « *ir* », elle cible donc la destination finale et permet d'exprimer la trajectoire téléique.

C'est aussi la préposition « *a* » que l'on trouve employée avec le verbe de polarité finale qu'est « *llegar* » (ou sa variante maritime : « *arribar* ») ou avec le verbe de

²⁸ *Libro del caballero Zifar, op. cit.*, p. 86.

²⁹ *Ibid.*, p. 112.

³⁰ *Ibid.*, p. 105.

³¹ *Ibid.*, p. 153

polarité initiale qu'est « *salir* » qui se trouve employé précisément avec la préposition « *a* » pour exprimer la directionnalité :

*Quando llegó el señor de la hueste a las puertas de la villa, mandárongelas abrir e dixiéronle que entrase quando quisiese [...] E todos los cavalleros le salieron a resçebir muy apuestamente [...] E el señor de la hueste llegó a la señora de la villa e saludóla [...]*³².

Pour rappel, la préposition « *a* » en espagnol procède de la préposition latine *ad* et fait référence à une direction vers une cible « locative » considérée comme une ligne ou un point. Nous y reviendrons.

Toutefois, au XIII^e siècle, « *llegar* » peut être employé comme un verbe transitif : « *llegar aquella villa* ». On le trouve employé aussi avec la locution prépositive « *çerca de* » : « *El cavallero quando llegó çerca de la puerta de la villa* »³³.

Ces variations expriment en réalité une difficulté propre au castillan, pour ce qui est de l'expression du franchissement de frontière qui implique, on l'a dit, le passage d'un cadre de référence initial A (à savoir pour le *Libro del cavallero Zifar*, l'extérieur de la ville) à un nouveau cadre de référence B (l'intérieur de la ville). Seules les prépositions « *en* » et « *por* » semblent en mesure de pouvoir l'exprimer clairement, sans ambiguïté, ainsi que nous le verrons, tandis que les prépositions « *a* », « *para* », « *hasta* » sont susceptibles de ne traduire que la contiguïté, laissant dans l'implicite l'idée de pénétration dans le lieu concerné.

Dire l'arrivée à la ville comme équivalent d'atteindre les portes de la ville, sans pouvoir y entrer

Dire, en effet, « *llegar a la villa* » peut véhiculer une forme d'ambiguïté, dans la mesure où il n'est jamais certain avec cette formulation que la frontière séparant le dehors de la ville de son dedans soit franchie. On sait seulement avec certitude que l'on est dans l'entourage immédiat de la ville. Or, s'agissant d'un texte qui « scénarise » la représentation du passage comme franchissement de frontière empêché, il est particulièrement important pour le narrateur de bien discriminer les

³² *Ibid.*, p. 109.

³³ *Ibid.*

étapes : l'arrivée à la ville doit clairement être distinguée de l'entrée dans la ville. D'où le recours à des prépositions ou des formulations qui désambigüisent la situation. On trouve : « *llega la villa* » qui peut s'interpréter comme « *alcanzar la villa* » où c'est la contiguïté qui est exprimée, et non pas nécessairement le franchissement de frontière ; « *llegar çerca de la villa* » où c'est encore la notion de contiguïté qui est valorisée. Il en va de même de la formule : « *llegar a las puertas de la villa* ».

Soit les exemples suivants : « *El cavallero quando llegó çerca de la puerta de la villa, fincó la lança en tierra et dixo que non tirasen saetas, que non venía sinon para saber una pregunta* »³⁴. Ou encore : « *E llegaron un día a ora de terçia, çerca de un montezillo [...]* »³⁵.

Il convient de distinguer, à la suite de Ray Jackendoff³⁶, entre la directionnalité qui s'articule autour de l'opposition entre « endroits » et « chemins » et la dimensionnalité qui concerne le fait pour des « entités » d'être sans dimension (le point), unidimensionnels (la ligne), bidimensionnels (le carré), etc.

Dire le « séjour » aux portes de la ville : une situation limitrophe exprimée par le recours à des locatifs : « estar a las puertas »

Atteindre les portes de la ville implique pour le chevalier une situation limitrophe dont la représentation la plus vraisemblable serait la ligne, d'où le recours aux formulations qui marquent une position locative dans une zone-limite (« *estar a la puerta* ») : « *E toda la gente estava a la puerta por do entró el cavallero, esperándolo quando saldría por lo conosçer [...]* »³⁷. Cet autre exemple que nous citons souligne l'opposition entre « *estar a las puertas* » ; le verbe « *entrar* » montre clairement l'horizon d'attente que constitue l'ouverture des portes qui débloquent le passage, non plus empêché, mais autorisé : « *e díxoles de cómo aquellos cavalleros estaban a las puertas desde grant mañana, e si tenían por bien que entrasen* »³⁸.

³⁴ *Ibid.*, p. 97.

³⁵ *Ibid.*, p. 114.

³⁶ Ray JACKENDOFF, « Conceptual semantics and cognitive linguistics », *Cognitive Linguistics*, 7, 1996, 93-129 [En ligne], <https://www.degruyter.com>; DOI : [10.1515/cogl.1996.7.1.93](https://doi.org/10.1515/cogl.1996.7.1.93)

³⁷ *Ibid.*, p. 159.

³⁸ *Ibid.*, p. 105.

Dire l'entrée dans la ville/la sortie de la ville ou l'expression du franchissement de frontière

C'est la combinaison du verbe « *entrar* » et des prépositions « *en* » ou « *por* » qui exprime clairement et sans ambiguïté aucune le franchissement de frontières, dans le sens de l'entrée dans un lieu soit le passage autorisé. Les exemples abondent dans le texte : « *E contóle cómo este cavallero que entrara en la villa avía muerto aquel sobrino de su enemigo, el cavallero más atrevido que él avía e el más soberbio, el que mayor daño avía fecho aquella villa [...]* »³⁹.

On peut citer également l'exemple suivant : « *E así entraron en la villa e fuéronse para la señora de la villa que les estaba atendiendo* »⁴⁰. Ou encore ce dernier : « *¡Ay, amigo – dixo el cavallero–, qué grant vergüença he de entrar por las villas de pie!* »⁴¹.

Pour la sortie d'un lieu qui suppose un franchissement de frontière dans le sens inverse, ce sont les combinaisons « *salir de* », « *irse por* » qui sont les plus utilisées : « *E cavalgó en su cavallo e el ribaldo en el otro e fuéronse por otra puerta mucho encubiertamente para su posada. [...]* »⁴². Ou encore : « *E el portero abrió la puerta e dexólo salir* »⁴³.

L'exemple ci-dessous regroupe l'ensemble des étapes, à savoir la position limitrophe par rapport aux portes, l'ouverture des portes, la négociation, et enfin, l'entrée dans la ville :

*E luego enbió por el cavallero Zifar e por los otros omes de la villa, e díxoles de cómo aquellos cavalleros estaban a las puertas desde grant mañana, e si tenían por bien que entrasen [...] E ellos abrieron las puertas de la villa e llegaron allí do estaban los seis cavalleros, e dixéronles que si querían entrar. E ellos dixieron que sí, para fablar con la señora de la villa [...] E así entraron en la villa e fuéronse para la señora de la villa que les estaba atendiendo*⁴⁴.

³⁹ *Ibid.*, p. 86.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 105.

⁴¹ *Ibid.*, p. 147.

⁴² *Ibid.*, p. 159.

⁴³ *Ibid.*, p. 153.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 105.

Le passage comme séjour provisoire ou comment « être de passage »

Si le motif du passage empêché devient la métaphore de la frontière tangible entre deux mondes que tout sépare, l'un domestiqué et accueillant (le monde urbain ou l'intérieur des villes), l'autre livré à sa barbarie originelle (montagne plus « générique » que « réelle » ou encore extérieur hostile), il met aussi en exergue la notion d'hospitalité. Celle-ci n'est jamais acquise, mais doit se conquérir, tout d'abord par la transaction réussie qui permet le passage, puis ensuite par un comportement conforme aux attendus des hôtes. Le passage n'est plus à comprendre alors comme franchissement de frontière mais comme séjour provisoire en qualité d'« étranger ».

Ainsi le passage comme séjour provisoire permet alors d'explorer le lexique disponible en castillan dès le XIII^e siècle, en matière d'hospitalité. Du côté des hôtes, les verbes récurrents sont : « *acoger* », « *resçebir* » ou encore « *solazar* » : « *e los omes buenos venían ver e solazar con el cavallero Zifar* »⁴⁵. Du côté des « invités », il est question de « *fincar algún tiempo* » et de « *folgar* » :

Amigo señor –dixo ella–, nos venimos cansados de este luengo camino e traemos nuestros fijuelos muy flacos, e si lo por bien toviésedes, ternía que sería bien que folgásemos aquí algunt día [...] E ellos estando en esto, entró un cavallero de la villa por la puerta e díxoles así [...]»⁴⁶.

Señora –dixo la muger del caballero Zifar–, dezitle que finque aquí conbusco un mes [...]»⁴⁷.

Todos los que estaban en aquel palacio resçebían grant plazer con la fincada de este cavallero»⁴⁸.

On retrouve ce même lexique de l'hospitalité chez les *serranas*, en dépit de son caractère plus rustique et fruste :

Yo te levaré a cassa

E mostrarte he el camino

⁴⁵ *Ibid.*, p. 87.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*, p. 88.

⁴⁸ *Ibid.*

fazerte he fuego e brasa
darte he del pan e del vino (s. 965)⁴⁹.

Le passage autorisé permet donc de conquérir l'hospitalité et d'en bénéficier, à condition toutefois que « l'invité » qui reste malgré tout un « étranger » fasse siennes les règles qui régissent l'« endroit », avant de reprendre son chemin. Le passage comme séjour temporaire mobilise donc les ressources lexico-syntaxiques de l'expression de l'endroit, avec une prédominance quasi absolue de la préposition « *en* », s'opposant ainsi au passage comme franchissement de frontières qui relève davantage de l'expression du « chemin ».

Le passage comme transgression sociale et/ou morale

Pour terminer, nous dirons un mot du motif du passage dans le *Calila e Dimna* et dans *La Celestina* pour mettre en évidence le motif du passage, non plus comme passage empêché mais comme transgression sociale et/ou morale. Dans le chapitre III consacré à l'épisode entre le roi-lion et le bœuf Senseba, Dimna entend devenir un favori du roi, ce qui suppose pour lui de franchir les limites de sa condition et donc de quitter son « lieu social » pour rejoindre celui du roi. Ce passage qui est là aussi un franchissement de frontières, mais cette fois-ci d'ordre social, est exprimé au moyen d'une expression unique et récurrente « *llegar al rey* » :

Digna: Quiérome mostrar al león en tal razón, ca él es de flaco consejo et de flaco corazón, et es escandalizado en su fazienda con sus vasallos. Et por aventura en llegándome a él en este punto averé dél alguna dignidat o alguna honra, et averé dél lo que he menester.

Calila: –Pongamos que as llegado al león, ¿Cómo trairás tu fazienda con él o con los que ass perança de aver dignidat?

Dixo Digna: –Si me yo oviese llegado al león et conosçiese sus costunbres, guisaría cómo siguiese su voluntad et que non fuese con[tra] élfº.

⁴⁹ *Libro de buen amor*, op. cit., p. 235.

⁵⁰ *Calila e Dimna*, éd. José Manuel CACHO BLECHUA et María Jesús LACARRA, Madrid, Castalia, 1984, p. 128.

On voit ici comment le fait que l'entité-cible soit une personne, et non pas un objet (une porte par exemple) rend plus explicite le caractère effectif du franchissement de frontières. La contiguïté ou proximité avec le roi qu'exprime la séquence verbale « *llegar al rey* » renvoie à cette proximité physique qui est le premier pas vers la familiarité et l'intimité avec le roi. Toutefois, il n'est pas dit que l'expression « *llegar al rey* » traduise davantage de choses qu'une proximité physique avec le roi, soit le fait d'être dans son entourage spatial immédiat. Elle ouvre la perspective d'une familiarité et d'une intimité mais sans les exprimer directement. On retrouve donc d'une certaine façon cette ambiguïté induite par la préposition « *a* » quand elle fonctionne avec le verbe « *llegar* ». C'est ce que sous-entend Calila quand il s'interroge et interroge Dimna sur la manière dont il exploitera cette proximité physique pour parvenir à franchir le deuxième passage bloqué qu'est la conquête de la familiarité et de l'intimité du roi : « *Dixo Calila: –Pongamos que as llegado al león, ¿Cómno trairás tu fazienda con él o con los que as esperança de aver dignidat?* »⁵¹.

Ce second franchissement de frontières qui suppose de ne pas seulement être dans l'entourage du roi mais de conquérir sa confiance et sa familiarité renvoie au terme castillan « *privado* » qui dit bien l'inclusion du favori dans l'espace « privé » du roi, dans ce qui lui tient lieu d'intimité⁵². Cette transgression sociale n'est pas sans danger : elle suppose, une fois ouvertes les portes de la maison du roi, de pouvoir y séjourner sans mettre sa vie en péril. D'où ce nouveau jeu sur les deux acceptions du terme « passage » comme franchissement de frontières et séjour dans le lieu où l'on a pénétré :

Dixo Calila: –Pues esto tienes así a corazón, quiérote fazer temer servicio del rey por el grant peligro que y ha [...].

⁵¹ *Ibid.*, p. 129.

⁵² François FORONDA, « La *privanza* ou le régime de la faveur. Autorité monarchique et puissance aristocratique en Castille (XIII^e-XV^e siècle) », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 34-2, 2004, p. 346-348.

*Dixo Digna: –Entendido he lo que dexiste. Dizes verdad en quanto dizes, mas sepas que quien non se entremete a los grandes peligros non ha las cosas que cobdiçia [...]*⁵³.

Cette pénétration périlleuse dans des lieux où la légitimité à entrer et à séjourner, même brièvement, doit être conquise se retrouve aussi dans *La Celestina*, notamment dans le monologue de Célestine à l'acte IV. En effet, Célestine sait que franchir la porte des parents de Mélibée peut lui coûter la vie si ses plans viennent à être découverts. De fait, elle hésite entre poursuivre son dessein et rester fidèle à sa réputation d'ouvrir toutes les portes et renoncer pour préserver sa vie :

*Pues, ¿Yré, o tornarme he? [...] Cada camino descubre sus dañosos y hondos barrancos [...]. Yr quiero, que mayor es la vergüença de quedar por covarde [...]. Ya veo su puerta [...]. Todos los agüeros se adereçan favorables [...]. Y lo mejor de todo es que veo a Lucrecia a la puerta de Melibea. Prima es de Elicia. No me será contraria*⁵⁴.

En définitive, « dire le passage » en castillan, c'est d'abord « mettre en mots » le passage empêché ou périlleux et décrire les phases par lesquelles doit passer le protagoniste pour transformer le passage empêché en passage autorisé ou encore le passage périlleux en passage victorieux. De fait, le socle de cette représentation est l'expression du franchissement de frontières qui renvoie à la structuration et aux multiples hiérarchies d'un monde codifié, dont il importe de maîtriser les clés pour pouvoir y pénétrer.

D'où la récurrence d'un scénario itératif : l'atteinte d'une zone limitrophe, le séjour au sein de cette zone du fait du passage empêché, le processus transactionnel, le passage autorisé, le franchissement de frontière, corrélé à la pénétration du lieu-cible qui est toujours un territoire dominé par une figure d'autorité.

Le castillan a organisé cette expression du franchissement de frontière autour d'un petit nombre de verbes et de prépositions, avec seulement deux prépositions capables d'exprimer sans aucune ambiguïté le franchissement de frontières. La

⁵³ *Ibid.*, p. 130.

⁵⁴ Fernando de ROJAS, *La Celestina*, éd. Dorothy S. SEVERIN, Madrid, Cátedra, 1992, p. 150-151.

langue espagnole a donc privilégié l'expression de la directionnalité, le locuteur laissant le soin à son interlocuteur ou lecteur d'interpréter la limite comme l'atteinte d'une ligne de démarcation non franchie ou comme le franchissement de cette ligne. Toutefois, dans les textes du corpus, les stratégies d'expression du franchissement de frontières nous montrent que les locuteurs sont capables aussi, quand ils le souhaitent, de désambiguïser ce franchissement et de le scénariser pour en faire le paradigme de l'expression du passage.